



HAL
open science

”Ces dieux qui nous mènent en bateau, les Sept Divinités du Bonheur et le Butsuzô zui”

Jérôme Ducor

► **To cite this version:**

Jérôme Ducor. ”Ces dieux qui nous mènent en bateau, les Sept Divinités du Bonheur et le Butsuzô zui”. Regards sur les collections, Musée d’ethnographie de Genève, catalogue de l’exposition de référence, MEG / Glénat, 2014, 978-2-940446-44-5. hal-03154273

HAL Id: hal-03154273

<https://hal.science/hal-03154273>

Submitted on 28 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ces dieux qui nous mènent en bateau, les Sept Divinités du bonheur et le *Butsuzō zui*

Au tournant de la nouvelle année, le Japon voit fleurir, un peu partout, l'image de la « Barque aux Trésors » (*Takarabune* 宝船) transportant sept aimables personnages de bonne augure : les Sept Divinités du bonheur (*Shichi Fukujin* 七福神).



(fig. 1)

Selon un usage ancien, une image de ce curieux équipage est placée sous les oreillers lors de la nuit de l'an, afin que le premier rêve de l'année soit des plus heureux. Or, derrière les apparences anodines de ce qui ne pourrait être qu'une décoration de circonstance, se cache tout un monde de croyances et de symboles religieux renvoyant à diverses traditions séculaires des plus significatives.

La liste des passagers de cette embarcation ne s'est fixée que graduellement et a vu certains d'entre eux être débarqués et remplacés par d'autres. Mais on peut estimer qu'elle se forme au tournant du 16^e et 17^e siècle, c'est-à-dire lorsque le Japon entre dans la période pacifiée du shogunat des Tokugawa et que se développent les villes ainsi que la bourgeoisie marchande. Ainsi, selon certaines sources, l'image de la Barque aux Trésors avec les Sept Divinités du bonheur ne se verrait pas avant le peintre Kanō Shōei 狩野松榮 (1519-1592). En outre, le maître bouddhiste Tenkai 天海 (mort en 1643) serait à l'origine d'équivalences théoriquement établies entre ces divinités et un nombre identique de vertus afin d'inspirer le 3^e shogun, Tokugawa Iemitsu, dans la conduite du gouvernement du nouveau Japon. Voici la liste aujourd'hui usuelle des Sept Divinités avec leurs vertus correspondantes :

- 1° Ebisu : l'honnêteté,
- 2° Daikoku Ten : la richesse en vertus,
- 3° Bishamon Ten : le prestige,
- 4° Benzai Ten : l'amabilité,
- 5° Fukurokuju : la popularité,
- 6° Jurōjin : la longévité,
- 7° Hotei : la magnanimité.



(fig. 2)

Relevons aussitôt que ces divinités proviennent d’horizons religieux bien différents, qui, sans être étanches les uns aux autres, correspondent aussi à des pays divers : l’hindouisme et le bouddhisme originaires de l’Inde, le taoïsme de la Chine et le shintoïsme du Japon. Cependant, quelques regroupements peuvent se faire au sein de cette bande d’apparence hétéroclite.

C’est ainsi que les noms de Daikoku, Bishamon et Benzai sont suivis du titre de « Ten », c’est-à-dire « dieu ». Car il ne s’agit pas de divinités autochtones simplement placées sur les autels par la croyance populaire, mais de personnages appartenant formellement au panthéon bouddhique, en Inde déjà. Certes, le bouddhisme, dès ses origines, est athée, en ce sens qu’il ne reconnaît pas l’existence d’un Dieu souverain et créateur (Iśvara). En revanche, il est « deviste », parce qu’il considère que l’une des six destinées du cycle des naissances et des morts est précisément celle des dieux (*deva*), dont le bonheur et la longévité sont immenses, mais tout autant soumis à la loi de l’impermanence que les autres états d’existence¹.

Bref, si les dieux Daikoku, Bishamon et Benzai appartiennent au panthéon bouddhique, c’est dire aussi que leurs représentations sont soumises aux règles de son iconographie traditionnelle. Cette dernière est une spécialité du bouddhisme ésotérique, puisqu’il recourt à un nombre immense de divinités dans ses différents rituels, notamment lorsqu’il les regroupe en assemblées constituées en mandala. A titre d’exemple, le mandala de Kalacakra compte 722 divinités, chiffre qui monte à 1461 dans celui du Monde de Diamant ! Et à ce stade, on peut se demander comment le bouddhisme - religion connue pour l’aniconisme qui la caractérisait dans les premiers siècles de son histoire - a-t-il pu développer un tel panthéon. La réponse est fournie par Kūkai - le fondateur de l’école ésotérique Shingon - dans le catalogue des livres, peintures et objets qu’il rapporta de son voyage en Chine :

La Loi n’a pas de mots, mais sans mots elle ne se révélerait pas. La réalité vraie transcende les formes, mais, en traitant les formes, on arrive à la comprendre. (...) Le trésor ésotérique est si profond que l’écriture peine à le consigner. Mais au moyen de l’image, il s’ouvre à qui ne comprend pas. Comme les diverses postures [des divinités] et leurs divers sceaux (*mudrā*) proviennent de leur grande compassion, on devient buddha (éveillé) rien qu’à les

¹ Les cinq autres destinées sont celles des hommes, des titans (*asura*), des animaux, des esprits affamés (*preta*) et des enfers.

contempler. Les secrets des sermons du Buddha et des commentaires sont consignés en abrégé dans les images, et la réalité essentielle du trésor ésotérique y est attachée.²

Afin que les images de ces personnages jouent parfaitement leur rôle comme sujets de contemplation ou comme objets de dévotion, des règles canoniques en ont fixé tous les détails : dimensions et proportions, positions, couleurs, habillements et accessoires. Ces prescriptions ont été compilées dans divers recueils par des spécialistes pour des spécialistes. Mais il existe aussi de simples répertoires, où les images parlent d'elles même, avec l'identification de la divinité représentée pour toute indication. Pour la tradition tibétaine, par exemple, une compilation récente de plusieurs répertoires présente un total de quelque 2503 images³. Le bouddhisme japonais n'est pas en reste, puisqu'il a donné le jour à de nombreuses sommes, qui sont d'abord de savantes compilations, quasi exhaustives, des rituels eux-mêmes, et où la description des divinités s'accompagne de leur image illustrée. Les plus importantes d'entre elles sont dues aux spécialistes des deux écoles ésotériques : l'*Asabashō* 阿娑縛抄 en 227 volumes par Shōchō 承澄 (1205-1282) de l'école Tendai, et le *Kakuzenshō* 覺禪鈔 en 56 volumes par Kakuzen 覺禪 (1143-1218) de l'école Shingon⁴.

Mais c'est dans un livre plus populaire que nous allons retrouver nos « Shichi Fukujin ». Il s'agit de l'*Encyclopédie illustrée des images bouddhiques* (*Butsuzō zui* 佛像圖彙), publiée en 1690 par Gizan 義山 (1648-1717), un polygraphe de l'école de la Terre pure. Cet ouvrage présente une suite d'environ 600 vignettes de personnages, mais il n'est pas qu'un répertoire, puisque, dans la plupart des vignettes, Gizan résume l'origine de la divinité en y introduisant une citation tirée des Ecritures : à la canonicité de ces dernières répond donc la canonicité de l'image correspondante⁵. Après plusieurs réimpressions - preuves de son succès - les planches xylographiques du *Butsuzō zui* furent si usées qu'une nouvelle édition s'imposa. Elle fut réalisée en 1783 par le peintre Tosa Hidenobu 土佐秀信, qui ajouta alors 118 personnages supplémentaires. Cette seconde édition allait jouer un rôle important dans la découverte occidentale de l'iconographie japonaise dès lors qu'elle fut reproduite et introduite en allemand par Johann Joseph Hoffmann sous le titre de *Pantheon von Nippon*, étude qui fut publiée dès 1852 dans le 5^e volume du monumental *Nippon* de Philipp Franz von Siebold.

² Kūkai 空海 (774-835), *Goshōrai mokuroku* 御請来目録 (éd. Taishō, 55, 2161, p. 1064b).

³ Chandra, Lokesh (éd.) : *Buddhist Iconography* (New Delhi, International Academy of Indian Culture & Aditya Prakashan, 1991).

⁴ Les sommes de l'iconographie bouddhique japonaise ont été pendant une dizaine d'années le sujet des cours de Bernard Frank au Collège de France, publiés dans son *Dieux et Bouddhas au Japon* (v. biblio.).

⁵ Cela explique pourquoi l'*Encyclopédie* ne s'ouvre pas par une image du Buddha, mais par celle de Fudaishi 傅大士, le protecteur des bibliothèques bouddhiques en Extrême-Orient.

C'est la même édition du *Butsuzō zui* qui servit de guide à Emile Guimet lorsque, au cours de son voyage au Japon en 1876, il voulut reconstituer en sculptures l'ensemble du panthéon japonais, comme on le faisait déjà pour les dieux de l'Antiquité gréco-romaine et de l'Égypte : son exemplaire de l'ouvrage est conservé au Musée Guimet⁶, où se trouve aussi le manuscrit d'une traduction française inédite du texte des vignettes.

Le succès du *Butsuzō zui* tient à son format commode, à sa couverture de l'ensemble des diverses écoles en dehors de tout esprit sectaire, et à la clarté de sa classification des images. Selon les diverses sommes, celle-ci comprend : 1° les Buddhas et 2° les Bodhisattvas, c'est-à-dire ces êtres qui ont déjà réalisé l'éveil ou sont sur le point de l'atteindre et peuvent, à des degrés divers, guider tous les êtres à la délivrance; 3° les Rois de science (Myōō 明王), divinités propres à l'ésotérisme, dont ils incarnent certaines des formules rituelles (*mantra*); 4° les Dieux et Déeses, que l'on retrouve dans le panthéon hindou et qui sont devenus les protecteurs du bouddhisme après avoir été acquis à sa cause; 5° les Manifestations provisoires (*gongen* 権現), catégorie proprement japonaise, qui regroupe des divinités indigènes antérieures à l'arrivée du bouddhisme - notamment des *kami* - mais reconnues rétroactivement comme des manifestations de divinités bouddhiques; 6° les Religieux et autres personnes historiques⁷. On relèvera que les personnages des trois premières catégories relèvent proprement du monde de l'éveil bouddhique, alors que ceux de la quatrième et la cinquième restent cantonnés à notre bas monde.

Tout naturellement, c'est dans la section des « Dieux » qu'apparaissent Daikoku, Bishamon et Benzai. Ces derniers forment comme une triade, réunis qu'ils sont par deux traits importants en commun, qui les distinguent des autres Divinités du bonheur : tous trois appartiennent à la cosmologie bouddhique classique, et tous trois apparaissent dans le mandala du Monde de la Matrice, l'un des deux principaux mandalas de l'ésotérisme nippon.

Nous allons les évoquer en commençant par **Bishamon Ten** 毘沙門天, parce qu'il occupe, dès l'origine, une fonction religieuse des plus classiques⁸. Son extraction indienne apparaît jusque dans son nom, le seul parmi les « Shichi Fukujin » qui soit une transcription du sanscrit : Vaiśramaṇa, alias Vaiśravaṇa, « Le Glorieux ». Selon la cosmologie bouddhique traditionnelle, il est le Roi gardien du Nord et séjourne sur le versant septentrional du Sumeru, la montagne axiale de notre univers. Parfois identifié avec le dieu hindouiste des richesses

⁶ V. Ducor: « Nouveaux éléments concernant l'enquête d'Emile Guimet sur les religions du Japon », *Journal Asiatique*, 302-1 (2014), p. 21-43.

⁷ Sur ces catégories, v. Frank, *Panthéon*, p. 63-69.

⁸ *Hōbōgirin*, vol. 1, p. 79a-83b; Frank, *Panthéon*, p. 194-197; *Ofuda*, p. 226-229.

Kuvera, il possède des trésors enfouis qu'il fait garder par des troupes de génies (*yakṣa*) sous ses ordres. Sa double fonction de protecteur et de dispensateur de richesse le fait apparaître comme le plus important des Quatre Rois gardiens des points cardinaux (*Shi Tennō* 四天王)⁹. Et son rôle protecteur se traduit par l'armure qu'il porte, avec une masse ou une lance dans une main, et un stûpa - monument bouddhique par excellence - dans l'autre.

Bishamon est étroitement associé au dieu **Daikoku Ten** 大黒天, puisque celui-ci est l'un des génies placés sous les ordres du gardien du Nord¹⁰. Son nom traduit le sanscrit Mahākāla, ce qui signifie « Grand Noir » - encore que le sanscrit puisse aussi se traduire par « Grand Temps », ce qui est l'un des noms du dieu hindou Śiva. L'iconographie canonique prête à Daikoku deux formes très différentes. Dans la première, il figure cuirassé et armé d'une masse dans une main, comme Bishamon, mais avec une bourse à trésors dans l'autre; des statues représentant Daikoku sous cet aspect étaient placées comme protection dans les cuisines des monastères bouddhiques en Inde déjà, et cet usage fut introduit au Japon par Saichō, le fondateur de l'école Tendai, au retour de son voyage en Chine (début du 9^e siècle). La seconde forme de Daikoku le représente sous un aspect furieux et redoutable, dans un halo de flammes, avec trois têtes, six bras et différents ustensiles terrifiants. Au Japon, cette forme effrayante est rarissime, cantonnée qu'elle est à quelques uns des rituels ésotériques les plus secrets, alors qu'elle est très courante dans le tantrisme bouddhique tibétain¹¹. Quant à la figuration de Daikoku parmi les « Shichi Fukujin », elle a été diffusée par l'école Shingon et dérive de la première de ses deux formes iconographiques, mais débarrassée de sa tenue guerrière : obèse, souvent juché sur des balles de riz, il est coiffé d'un béret caractéristique, tandis que sa bourse à trésors a enflé pour devenir un gros sac, et que sa main droite tient un maillet destiné à faire sortir les trésors. Cette japonisation radicale de Daikoku se retrouve aussi dans une interprétation homophonique de son nom. Car « Dai-koku » est non seulement la prononciation sino-japonaise de deux caractères signifiant « Grand Noir » (大黒), mais aussi de deux caractères se traduisant par « Grand Pays » (大國). Or, prononcés en lecture japonaise pure, ces derniers se disent « Ō-kuni », et cette subtilité permettrait pour certains d'identifier le dieu bouddhique Daikoku au *kami* shintō Ōkuninushi 大國主, dans une tentative de syncrétisme des deux religions du Japon.

⁹ Lorsqu'au Japon, Vaiśravaṇa est mentionné parmi les Quatre Rois gardiens, on se sert non pas de son nom en transcription, mais en traduction : Tamon Ten 多門天.

¹⁰ *Hōbōgirin*, 7, p. 839-920; Frank, *Panthéon*, p. 207-213; *Ofuda*, p. 237-242.

¹¹ V. Eracle & Ducor, *Thangka de l'Himalaya*, n° 58.

Si Bishamon et Daikoku appartiennent à la cosmologie bouddhique générale, la déesse **Benzai Ten** 辯財天 bénéficie d'un pedigree propre¹². Sous le nom de Sarasvatī, elle est connue dans l'hindouisme comme l'épouse du dieu Brahma et la déesse de l'éloquence, de la musique et des arts en général. Dans le bouddhisme japonais, elle fut d'abord représentée à travers le chapitre que lui consacre le *Sūtra du Roi excellent à la lumière d'or* (*Konkōmyōkyō* 金光明經), un texte qui a joué un rôle important dans les rituels bouddhiques pour la protection de l'Etat, et qui la décrit avec huit bras tenant des objets auspicioeux. Mais il existe aussi une forme ésotérique, telle qu'elle figure dans le mandala du Monde de la Matrice, où elle joue - comme son homologue hindou - de la *vīṇā*, instrument qui est devenu au Japon un luth *biwa*. C'est là sa forme au sein des « Shichi Fukujin », alors que les statues isolées de ce types sont rares dans les temples, avec pourtant des cas particuliers où elle est nue (*hadaka Benzai*, *ragyō Benzai* 裸形弁財). Tout comme la Sarasvatī indienne, Benzai est associée à l'eau, et ses sanctuaires se trouvent de préférence sur une île - tel celui de Chikubushima, précisément situé sur le lac « Biwa », dont le nom et aussi la forme évoquent son instrument emblématique. Associée à l'eau, elle l'est également aux serpents, et en particulier à Ugajin 宇賀神, l'esprit redouté de la fertilité, qui est représenté comme un serpent blanc à tête de vieillard.



(fig. 3)

Leur lien est si étroit que Benzai peut porter une image d'Ugajin sur sa tête, mais, en raison de la puissance même de cet esprit, cette représentation y est placée derrière un *torii*, le portique typique des sanctuaires du shintō. Des serpents, Benzai partage aussi le caractère réputé jaloux, à tel point que les couples éviteront de paraître ensemble devant elle, notamment lorsqu'ils viennent l'invoquer pour favoriser un enfantement, puisque c'est aussi l'une de ses facultés. Et cette jalousie explique peut-être pourquoi Benzai est la seule femme à bord de la Barque aux Trésors ...

¹² *Hōbōgirin*, 1, p. 63-65; Frank, *Panthéon*, p. 198-199; *Ofuda*, p. 230-236.



(fig. 4)

Dans sa section consacrée aux dieux, l'édition princeps du *Butsuzō zui* (1690, vol. 2) représente Bishamon de manière isolée, puis sous sa forme de Tamon au sein des Quatre Rois gardiens, où il a la préséance. De même, il représente Benzai sous sa forme à huit bras, suivie de trois autres de ses aspects, dont celui au luth *biwa*¹³. Enfin, il passe aux images de Daikoku, dont la première est des plus remarquables et confirme les liens entre ces trois dieux, puisqu'il s'agit d'un Daikoku tricéphale, plus précisément à trois faces (*Sanmen Daikoku* 三面大黒), où son propre visage est encadré par ceux de Bishamon et de Benzai, selon une tradition qui remonterait aussi à Saichō de l'école Tendai¹⁴. L'ouvrage enchaîne avec six autres représentations de Daikoku - où sa forme furieuse brille par son absence - la dernière étant celle au béret et au sac, qui s'imposera parmi les « Shichi Fukujin ».

Ceux-ci sont précisément le sujet de la suite de l'édition princeps du *Butsuzō zui*. Mais si elle donne la liste complète de leurs noms, elle ne montre que les quatre dernières divinités, puisqu'elle a présenté les trois autres précédemment. Cette liste diffère de celle actuellement en cours et mérite d'être citée : 1° Benzai, 2° Bishamon, 3° Daikoku, 4° Fukuroku, 5° Hotei, 6° Hiruko, 7° Shōjō.

Le dernier est des plus étonnants puisque son nom de Shōjō 猩々 désigne l'orang-outan ! En fait, il s'agit d'un génie d'origine chinoise (Xingxing), de type hominidé aux poils roux écarlates, couleur qui évoque la rougeur d'un buveur forcené de sake, breuvage dont Shōjō est avide. Protecteur des enfants, il a aussi donné son nom à une pièce du théâtre nō dont il est le sujet principal, mais il ne restera pas dans le groupe définitif des « Shichi Fukujin ».

¹³ Le vol. 3 de cette édition présente aussi les Seize Jouvenceaux (*Jūroku Dōji* 十六童子) qui forment l'escorte de Benzai.

¹⁴ Bishamon et Daikoku sont aussi deux des Trois *Kami* de la Guerre (*Sansenjin* 三戰神), avec la déesse Marishiten 摩利支天 (scr. Marīcī). Sur cette dernière, qui a également une forme masculine, v. Frank, *Panthéon*, p. 230-233; *Ofuda*, p. 251-252.



(fig. 5)

Le nom de Fukuroku est une abréviation pour **Fukurokuju** 福祿壽, soit les « Trois Bonheurs » véhiculés par la tradition taoïste chinoise : prospérité, fortune et longévité. Cette triade correspond à trois étoiles, personnifiées en Chine par autant de divinités à l'identité fluctuante, sauf la dernière : la Divinité de la Longévité (Shou Shen 壽神), qui n'est autre que le Pôle austral et dont le personnage est facilement reconnaissable à son crâne démesurément allongé¹⁵. C'est lui qui, en intégrant les deux autres, passa au Japon sous le nom de Fukurokuju.

Hotei 布袋 est aussi dit « le vénérable Hotei » (Hotei oshō 布袋和尚), parce qu'il s'agit d'un moine bouddhique, qui vécut à l'ère des Tang en Chine, où son nom se prononce « Budai ». Il est considéré comme une incarnation du bodhisattva Maitreya, le prochain buddha à se manifester en notre monde, dans 5 milliards 670 millions d'années. Il est bien connu en Occident comme le « gros Bouddha rieur » ou le « Poussah », terme dérivant de la transcription chinoise pour *bodhisattva* (*putisaduo* 菩提薩埵), abrégée en *pusa*. L'édition princeps du *Butsuzō zui* le représente tenant un « joyaux qui exauce à volonté » ainsi qu'un éventail. Mais la seconde édition (1783, vol. 4) remplace le joyau par un énorme sac, iconographie qui deviendra la représentation classique de Hotei.

Autre différence d'avec l'édition princeps, la seconde ignore Fukurokuju et présente Shōjō en dehors du groupe des « Shichi Fukujin », tout en les y remplaçant par deux autres divinités : Kisshō Ten et Jurō. Kisshō Ten (ou Kichijō Ten) 吉祥天 est une déesse connue sous le nom indien de Mahāṣrī et elle passe pour être l'épouse de Bishamon¹⁶. Elle était cependant trop semblable à Benzai pour rester finalement à bord de la Barque aux Trésors. Au contraire, Jurō, alias **Jurōjin** 壽老人, réussit à s'imposer malgré sa parenté évidente avec

¹⁵ V. Henri Maspéro in : *Mythologie asiatique illustrée*, p. 321-324.

¹⁶ Frank, *Pantheon*, p. 197; *Ofuda*, p. 227-228.

Fukurokuju, dont il n'est sans doute que le doublet, ainsi que l'indique son nom de « Vieillard de la Longévité ».



(fig. 6)

Reste enfin la dernière des Sept Divinités, celle que l'édition princeps désignait sous le nom de Hiruko 蛭子, et que la seconde nomme plus classiquement **Ebisu** 惠美酒¹⁷. C'est le seul des « Shichi Fukujin » à être d'origine purement japonaise, et shintō de surcroît, puisqu'il a pour parents les *kami* primordiaux Izanami et Izanagi. Patron des pêcheurs et des activités maritimes, il est représenté avec une grosse daurade et une canne à pêche. Dans ses fonctions, Ebisu est étroitement lié à Daikoku, qui est son pendant pour les activités agraires, les deux étant souvent représentés en couple.

Nous avons vu que les « Shichi Fukujin » recouvrent en fait non pas sept, mais neuf divinités différentes et parfois confondues, au point que l'observateur peut se demander s'il n'a pas été mené en bateau ! Il conviendrait alors de s'attarder sur l'évolution des listes de ces personnages, de leurs légendes embrouillées dans leurs variantes et même dans l'interprétation de leurs diverses fonctions. De même, il faudrait relier aussi la Barque aux Trésors - où l'on fait la fête - avec le thème du navire, image classique pour l'enseignement du Buddha qui fait traverser l'océan des naissances et des morts, et autres allusions qui foisonnent dans le groupe des Sept Divinités du bonheur. On retiendra cependant que ces dernières se sont imposées au Japon au cours des siècles, non pas comme un panthéon formalisé et issu des institutions religieuses, mais comme l'expression de la foi traditionnelle et évolutive d'une population désireuse de s'approprier des protecteurs aussi puissants que débonnaires et rigolards, qui sont l'objet de pèlerinages faciles - tel celui du *Miyako Shichi Fukujin* 都七福神, à Kyōto.

¹⁷ Autres écritures : 夷, 惠比寿, 惠美須, etc. Ebisu est aussi connu sous le nom de Saburō 三郎. V. Frank, *Panthéon*, p. 213; Ofuda, p. 272; Herbert, *Dieux et sectes*, p. 111 sq.



(fig. 7)

Bref, un sentiment religieux décontracté, que l'on retrouve dans le poème accompagnant l'image de la Barque aux Trésors à placer sous l'oreiller dans la nuit de l'an. Il s'agit d'un palindrome de type *tanka* :



(fig. 8)

Nagaki yo no 長き夜の
Too no nemuri no 遠の眠りの
Mina mezame 皆目醒め
Nami-nori-fune no 波乗り船の
Oto no yoki kana 音の良きかな

D'une longue nuit
M'éveillant d'un profond sommeil,
Qu'il est bon, le bruit de la barque
Naviguant sur la vague !

Légendes des illustrations

Fig. 1. La Barque aux Trésors des « Shichi Fukujin »
Japon, Tōkyō, Azabu, Sanctuaire shintō d'Inari
Bois, terre cuite, coton. L 15 cm
Leg Kikou Yamata en 1971
MEG Inv. ETHAS 036131

Fig. 2. Ex-voto (*ema* 絵馬) des Sept dieux du Bonheur
provenant du pèlerinage des « Shichi Fukujin de la Capitale »
de droite à gauche : Ebisu, Hotei, Benzai Ten, Bishamon Ten, Daikoku Ten, Jurōjin, Fukurokuju,
Japon, Kyōto, Rokuharamitsuji
20^e siècle
Bois. L 15 cm, l 10 cm
Mission Jean Eracle en 1981
MEG Inv. ETHAS 041131

Fig. 3. Ugajin, avec une châsse pour le dissimuler aux regards
Japon
16^e siècle
Bois, carton. H 13 cm, D 9,5 cm
Leg Kikou Yamata en 1970
MEG Inv. ETHAS 036147

Fig. 4. Benzai Ten nue, avec un serpent entre les cuisses
Japon, Kyōto, Tōji
20^e siècle
Plâtre. H 16,5 cm
Mission Jérôme Ducor en 2000
MEG Inv. ETHAS 051396

Fig. 5. Gizan, *Butsuzō zui*, éd. princeps, vol. 2
Japon, Kyōto
1690
Papier. 22 x 16 cm
Don Jérôme Ducor en 2009
MEG Inv. ETAS 065749

Fig. 6. Tosa Hidenobu, *Butsuzō zui*, 2^e édition, vol. 4
Japon, Kyōto
1783
Papier. 22 x 15 cm
Collection particulière

Fig. 7. Ex-voto (*ema* 絵馬) des Sept dieux du Bonheur
Japon, Tōkyō, Asakusa, temple Sensōji
20^e siècle
Bois. L 17 cm, h 11 cm
Mission Jean Eracle 1985
MEG Inv. ETHAS 043722

Fig. 8. La Barque aux Trésors des « Shichi Fukujin »
avec le poème *Nagaki yono*
Japon, Kyōto
Nouvel an 1931
Papier. L 12 cm, h 8 cm
Don Arlette Leroi-Gourhan, ancienne collection André Leroi-Gourhan
MEG Inv. ETHAS 056799

*